

Marie-Renée Lavoie

La petite et le vieux

roman



*Rien ne vaut la peine d'être vécu
qui n'est pas d'abord une œuvre
d'imagination, ou alors la mer ne
serait plus que de l'eau salée...*

ROMAIN GARY,
Les cerfs-volants

Romanichels

NYZ
éditeur

1

J'étais parvenue à me convaincre que j'étais un garçon et je tenais à ce qu'on m'appelle Joe. J'aurais aimé Oscar, comme mon personnage de dessins animés préférés mais, à l'époque, Oscar était le squelette des classes de biologie et un nouveau type de balai révolutionnaire. Alors je me contentais de Joe, même si sa syllabe en cul-de-poule sonnait comme une banale exclamation. Quand on évitait de penser aux Dalton, ça pouvait faire sérieux.

Mon Oscar de la télé était, comme moi, une fille qui vivait comme un garçon. Elle était capitaine de la garde rapprochée de Marie-Antoinette et pouvait, beaucoup plus facilement que moi, cacher sa réelle identité sous sa grosse redingote garnie de médailles militaires et d'insignes royaux. Et je ne vous parle pas de sa belle épée, de son fourreau doré, de ses bottes à éperons, de son magnifique cheval blanc, de son œil pénétrant et assuré, toujours plein de larmes et de lumière, et du vent, oui, surtout, de tout ce vent qui semait l'apocalypse dans ses cheveux invraisemblablement longs, épais et légers qui battaient la mesure de la chanson thème: «Lady, Lady Oscar, elle est habillée comme un garçon, Lady, Lady Oscar, personne n'oubliera jamais son nom.» Pas de grands héros sans bourrasques de vent, dans les dessins animés japonais. Pas de drame sans saccage de mise en plis. Quoi de plus convaincant, d'ailleurs, qu'un cheveu ébouriffé pour évoquer le courage, la force de caractère du guerrier qui résiste aux méchants symbolisés par ce vent qui se démène en vain. Dans l'air immobile, tout ça nous échappe, les Japonais l'ont compris.

Mais le dédale des petites rues et ruelles bétonnées de mon quartier freinait toutes velléités de bourrasques. Il n'y avait pas d'arbres de toute façon — à peine quelques cotons moribonds faciles à confondre avec des poteaux électriques —, pour fouetter de leurs branches le cours tragique des destins. Et mes cheveux, qui avaient déjà, comme mon corps, l'esprit de contradiction, obéissaient à la gravité sans se soucier

ni de mon désespoir ni de mon impérieux besoin de mèches indisciplinées. Tant pis, je m'arrangeais sans eux. Oscar, c'était toute ma vie, et je pénétrais son terrible destin tous les jours, en revenant de l'école, de 16 h à 16 h 24, au Canal Famille, tout en forgeant doucement le mien.

Comme je n'avais pas encore remarqué que les rôles sociaux avaient beaucoup évolué depuis la Révolution française, je croyais qu'il était préférable d'être un garçon et qu'une paire de bras mâles serait utile à notre famille pas très riche. Pas pauvre non plus, à vrai dire, mais mon esprit romantique, avide de détresse et d'infortunes, aimait bien donner à notre condition les traits d'une petite misère beaucoup plus séduisante que le relatif confort de notre classe moyenne.

L'enfance ne durerait pas. Je m'en réjouissais.

J'aurais préféré grandir à une autre époque, le début des années quatre-vingt, tout en coton et en teintes pastel, se prêtant bien mal à l'héroïsme. Au temps de la colonisation, par exemple, même si on préfère généralement le Moyen Âge — tant et aussi longtemps qu'on ne le connaît pas vraiment, qu'on ne songe qu'aux châteaux, aux chevaliers en armure, aux grosses robes qui bruissent sur les murs de pierre et aux histoires d'amour platonique, tant qu'on ne sait pas ce que «platonique» veut dire. Dans l'ancien temps, j'aurais eu la chance de labourer les champs aux côtés d'un homme de main fruste, édenté, qui m'aurait fait valser d'une grande claque virile dans le dos à chaque vieille souche rétive arrachée à la terre; j'aurais pu traire les vaches au petit matin, défricher, planter, construire des dépendances à la maison, sabler la corne de mes paumes au coin du feu, le soir, pipe au bec. Je rêvais de souffrances imposées par le travail nécessaire à la survie, mais aussi de grandes traversées sur des bateaux pourris qu'il fallait empêcher d'éclater par la seule force des muscles, de courses folles dans les tranchées de la guerre, de Grand Nord glacial, de chevauchées suicidaires à travers la Sibérie, de bras blessés — pas le visage, je tenais tout de même à être une belle héroïne — et de soif torride qui griffe la gorge. Dans tous mes scénarios, je m'imaginais droite et fière dans le vent, les jambes écartées, solides, le regard plongé dans le soleil rougi du jour agonisant, les yeux prisonniers d'un enchevêtrement de rides révélatrices de toutes les misères endurées. On devinait, à me voir ainsi braver les éléments — le vent tentait littéralement d'arracher mes vêtements —, toute l'étendue de mon courage et

de ma force.

Et j'étais heureuse. Et tout était si simple.

Mais dans mon véritable espace-temps, je n'avais que huit ans, un teint livide strié de veines bleutées et une carcasse de vingt-trois kilos pour lester un esprit toujours prêt à se tourner vers des mondes lointains et impitoyables.

Ma vie urbaine brimait mes compétences et ne me laissait, pour toute épreuve de force, que la sortie bihebdomadaire des vidanges. À l'émouvant tableau du martyr campagnard qui se tue sur son lopin de terre aride, du lever au coucher du soleil, se substituait celui d'une petite fille qui transporte un gros sac vert puant jusqu'au trottoir. J'étais sans cesse torturée par l'insignifiance de ma vie qui tardait à m'offrir une chance de m'accomplir.

Le frère d'Isabelle-8 — à cette époque, toutes les filles s'appelaient Isabelle ou Julie, alors elles venaient avec un indicatif —, après que j'ai eu quelque peu insisté, avait accepté de trafiquer ma demande d'emploi et de m'apprendre le métier. Je dis LE métier parce qu'avoir huit ans limite le choix des carrières. On exigeait d'ailleurs dix ans pour ce travail d'enfant de chœur, qui ne nécessitait pourtant pas des machines bouffeuses de bras et de jambes. Dix ans pour distribuer des bouts de papier dans un quartier qui me coulait dans les veines! J'en arpentai les rues depuis plus de sept ans déjà — en retirant les seize mois que j'avais mis à comprendre le principe de la station debout —, en marchant, en courant, en patins, à vélo. Je m'y étais perdue, écorchée vive des centaines de fois, j'avais laissé sur les pavés quantité de bouts de peau, de morceaux d'ongle, des cheveux, du sang, des crachats; au hasard de mes errances dans des lieux souvent défendus, mes membres s'étaient tordus et, parfois même, cassés; au gré des jeux qui n'avaient pu souffrir aucune interruption, j'avais semé, avec un souci de juste partage, d'incalculables quantités d'excréments liquides et solides dans les jardins et derrière les cabanons des immeubles et des maisons. En fait, j'étais surqualifiée pour l'affaire. Mais il a fallu que je triche, en attendant d'en faire la preuve.

— Je t'avertis, je te connais pas si jamais on se rend compte de la crosse, m'avait lancé le courageux frère d'Isabelle-8.

— Inquiète-toi pas! Je passe tout le temps pour au moins dix ans.

C'est ainsi qu'ont commencé mes interminables chemins de croix matinaux,

alors que je ployais sous la charge de ma grosse poche de toile orange bondée de journaux. Un horrible boulot, tout compte fait, rendu intéressant par son capital de souffrance (la désintégration lente mais certaine des épaules et du dos) et par la grande quantité d'ennemis naturels placés sur ma route: la neige, le froid, la pluie, la grêle, les impénétrables ténèbres des matins sans astre, les chiens carnivores, les mauvais payeurs, tous les bandits, les malfrats, les agresseurs, les kidnappeurs, les violeurs, les terroristes planqués derrière les conteneurs débordant sans doute de restants de cadavres, etc. Mes mains noircies — ainsi que tout mon visage, puisqu'il faut bien essuyer la sueur ou la pluie ou les plaques de givre sur les sourcils, les joues et le nez — témoignaient de mes efforts et de mon courage. Merveilleux! Je respirais les fins de nuit en fermant les yeux comme d'autres respirent la campagne en disant ah! le bon air pur. Car les lames de l'air glacial, en me blessant, me caressaient l'intérieur du nez et du gosier. Et dans ces petits matins, figée sous un mince glaçage de rosée, la ville était presque belle.

La tranquillité de ce quartier d'ordinaire si tapageur n'était, à cette heure, troublée que par quelques drôles de personnages, comme le vieux Mathusalem, dont je n'arrivais pas à déterminer l'âge — quelque part entre quatre-vingts et cent vingt ans —, moi qui n'avais pour tout repère que les vénérables trente-quatre ans de ma mère (mon père, lui, né très vieux, était impossible à chiffrer). Mathusalem arpentai les rues en marmonnant, toujours vêtu d'un complet noir d'un ridicule charmant dans ce quartier d'où personne n'était jamais parti travailler étranglé d'une cravate. Il y avait aussi Crésus, les mains cousues dans le fond de ses poches pleines de rouleaux de gros billets — à ce qu'on disait — et qui balayait tout sur son passage de son œil de traqué; la pauvre Marie-Madeleine qui pleurait tout son soûl en marchant jusqu'au dépanneur Papillon, au coin de la rue, pour le premier des quelque vingt cafés qui rythmaient son quotidien, elle qui n'arrêtait de chialer que pour serrer les lèvres sur le rebord du verre en *styrofoam*; l'Astronaute, une espèce d'homme élastique tout dégingandé qui marchait en apesanteur sur les trottoirs de béton en battant l'air de ses bras simiesques.

— Hé! mon p'tit!

Et Fred, le vieux paquet d'os qui passait les journaux sur les rues perpendiculaires à celles de ma tournée. Une espèce de grand-père aux yeux vert-

de-gris. Par ailleurs le seul, dans l'in vraisemblable faune de mon existence, qui avait l'air de comprendre ma condition masculine. C'était peut-être la complicité du métier, peut-être autre chose. Je lui rendais sa faveur en l'écoutant parler des petits-enfants qu'il n'avait probablement jamais eus. Sa mythomanie, qui aurait peut-être dû m'effrayer ou m'exaspérer, me le rendait sympathique.

— Salut, Fred.

— Pas trop lourd à matin, hein?

— Ouin, mais demain ça va être vraiment lourd, par exemple!

— Oui, monsieur! Cahiers de l'auto...

— du jardin...

— du mariage...

— des camps de vacances...

— Oh! tu me fais penser que je devrais m'arranger pour en garder un de ceux-là pour mon gars. Ses p'tits vont peut-être ben aimer ça, aller au camp cette année.

Qu'est-ce que t'en penses?

— Ben, est-ce qu'ils ont des bicycles?

— Oui, oui, je leur en ai acheté l'année passée.

J'aimais bien lui ménager des petits mensonges faciles.

— Sont corrects, d'abord. Pas besoin d'aller au camp en plus.

— Y pourraient amener leur bicycle au camp.

— Je pense pas. Au camp, ils font du camping, pas du bicycle.

— Juste du camping?

— Me semble, oui. Je pense que c'est plus cher si tu veux faire les deux.

— Du camping pis du bicycle?

— Oui.

— T'es déjà allée au camp?

— Mais oui.

Et en profiter pour mentir un peu.

— Pis tu y retournes pas?

— Ben non, j'ai un bicycle que je me suis payé avec ma *run*.

— Ah ouin?

— Ben oui, mon Road Runner bleu que j'étais dessus, l'autre fois, quand je t'ai

vu proche de chez nous.

— Ah! oui... j'me rappelle. C'est vrai. Pis ça, c'est du bicycle, monsieur!

— Mets-en! Je l'ai pris avec un banc-banane pour embarquer du monde dessus.

— Hé, tu pourrais peut-être me faire faire un tour?

— Je sais pas, t'es pas mal grand, Fred.

— Je pourrais tenir mes jambes dans les airs, comme ça.

— Ouin, peut-être.

— Tu m'avertiras avant de venir me chercher, des fois que j'aurais une visite.

— Hum hum.

— ...

— Pis, tu vas garder lequel?

— Lequel quoi?

— Le cahier pour le camping, tu vas le chiper à qui?

— À la Sorcière, pour sûr, ça va la faire chier.

— Mets-en!

— Ça va peut-être finir par y faire passer le balai qu'elle a dans l'cul.

J'adorais son grincement de vieille poulie quand il s'étranglait de rire. Je savais bien qu'il sortait de l'asile, comme les autres, mais il n'était pas fou, juste un peu bizarre, comme si son esprit n'avait pas le pied marin. Les autres énergumènes du quartier n'avaient pas la «conscience de l'autre», comme disait mon père. Ils pataugeaient dans des mondes parallèles, inaccessibles, complètement enfoncés dans la vase de leur folie. Avant de les libérer du Centre hospitalier Robert-Giffard (mieux connu sous le nom Asile Saint-Michel-Archange), situé à quelques rues de la maison, on en avait fait des automates programmés pour marcher. Alors ils marchaient, marchaient, marchaient. Mais on ne venait pas souvent de là-bas pour leur dire qu'il fallait quelquefois s'arrêter pour dormir, se laver, se nourrir, se reposer. Alors ils continuaient de marcher en laissant dans leur sillage des odeurs d'abandon. Personne n'y pouvait rien. Quelques âmes charitables avaient bien essayé de leur faire entendre raison, mais la programmation s'était avérée irréversible. De toute façon, s'arrêter pour faire quoi? Certains mouraient donc d'épuisement au coin d'une rue, entre deux pas, comme des oiseaux en plein vol, le cœur éclaté par le trop-plein de vide, dans un moment de lucidité. Des années à

marcher pour aller nulle part, en exil de soi pour fuir des chimères à peine engourdies par les pilules. Des Michel Strogoff sans mission, sans chevaux dans une Sibérie sans fin.

Il y avait, à cette époque, des gens qui apprenaient le mot «désinstitutionnalisation» parce qu'il était le plus long du dictionnaire et, de ce fait, digne d'un intérêt particulier. C'était même un mot capable de réjouir les cruciverbistes de la Supergrille du samedi qui voyaient quantité d'autres mots révélés par lui.

Et il y en avait d'autres qui, sans connaître le mot, nageaient dedans sans trop le savoir.

Quand je rentrais de mes tournées, lasse, trempée, courbaturée, avec ma face de petit mineur barbouillée à l'encre de journaux, je traversais l'appartement sur la pointe des pieds jusqu'à la salle de bain sous le regard indifférent d'une maisonnée encore endormie et j'allais me jouer une scène de *Germinal* — que j'avais vu en dessins animés à *Ciné-Cadeau* dans le temps des fêtes — devant le miroir, avant que ne commence la ronde des ablutions matinales.

— C'est qui, qui est là?

— C'est moi.

— Qui, moi?

— Joe.

— T'es-tu encore devant le miroir en train de te taponner?

Ma sœur Jeanne, les deux pieds coulés dans le réel, celui qui ne fait pas de place au beau, qui rabat au sol tout ce qui cherche à s'envoler, avait un esprit déjà trop rationnel pour les filles de son âge qui se chamaillaient encore pour ne pas tenir l'élastique à sauter.

— Rapport!

— Ben là, tu prends-tu ton treize minutes tout de suite?

— Non, ça compte pas, je sors.

Tombée du rideau. Je sautais dans mon lit pour une petite sieste de cinq fois treize minutes — papa, maman, trois sœurs; je passais la dernière — avant de partir pour l'école. Le charivari de l'appartement berçait le demi-sommeil dans lequel je me plongeais en attendant mon tour.

J'étais à nouveau Oscar, marchant dans les jardins de Versailles, accompagnée du fidèle André, un de mes hommes, mon meilleur, mon ami aussi, le fils d'un de nos domestiques élevé comme mon frère, le seul à savoir que je n'étais pas un homme. Marie-Antoinette se baladait dans le décor de mes rêveries, toujours somptueusement vêtue. J'ignorais cependant que la faim du peuple grandissait au rythme de la magnificence de ses robes. L'avoir su, je les aurais trouvées moins belles.

Moi, j'avais une épée, un étalon blanc et des cheveux absurdement longs. Alors la vie était belle et facile.

C'est à cette époque qu'est arrivé Roger. Je suis tombée sur lui, épave échouée dans le décor, après l'une de ces tournées d'où je revenais toujours, à moitié somnambule, sans trop savoir si j'avais vraiment livré les journaux. Mais ce matin-là, en approchant de chez moi, la présence de ce parfait étranger m'a rapidement rapatriée sur le plancher des demeures.

Il était installé sur une petite chaise de faux cuir fleuri, dans le stationnement de la maison d'à côté, une cigarette mal roulée plantée dans une grosse barbe blanche caramélisée par la fumée de tabac. On aurait cru qu'il y était depuis toujours. L'homme idoine des petits quartiers, l'incarnation parfaite de l'idée qu'on se fait du pauvre monde. Des vêtements d'une autre époque, une chemise à carreaux sur des pantalons bruns sur des bas blancs dans des souliers-bateaux. Il n'avait qu'à laisser tomber son bras pour que ses doigts atteignent la grosse O'Keefe qui faisait le pied de grue à ses pieds, extension de son propre corps. Sans broncher, avec la précision d'un électricien, il l'empoignait, en glissait le goulot dans sa cavité poilue et rotait bruyamment. L'écho se répercutait sur les immeubles avoisinants avant d'aller se perdre dans la rue déserte, parfaitement libre, à cette heure, de courir sans créer de mouvement de panique. Libre jusqu'à moi, du moins, restée au coin de la rue un moment, précipitamment rentrée de Versailles pour digérer cette espèce de père Noël de misère qui semblait être chez lui.